

L'un me plaît, l'autre pas :
Deux livres sur un même thème : descendance.

TROIS SAISONS D'ORAGE
De Cécile Coulon

CE QUE JE SAIS DE VERA CANDIDA
De Véronique Ovalde

Par hasard, j'ai lu presque en même temps ces deux livres qu'on peut rapprocher à plus d'un titre. Ils décrivent, sous la forme du roman, la vie de trois générations successives, dans un style sobre, simple, efficace. Deux films bien rythmés qui nous captivent.



Dans le premier, le décor est planté dès les premières pages. Nous sommes dans une région difficile, repli montagneux dangereux, habité par quelques personnes misérables, dénuées d'imagination et écrasées par la misère. Des pionniers, durs à la tâche, viennent le défricher. Un entrepreneur bien inspiré, a l'idée d'y créer une carrière de pierre qui peu

à peu attire ce que l'auteur appelle des «*fourmis blanches*», mineurs et casseurs de pierre. Ces ouvriers resteront comme une toile de fond, ou un chœur antique sans voix, tout au long du roman.

Dès le début, un médecin découvre l'endroit et décide de s'y implanter. Il soigne tout le monde et, avec le maire et le nouveau curé, il contribue à l'humanisation du village qui par ailleurs s'agrandit. Peu à peu, les fermes alentour produisent assez pour nourrir tout le monde, entre autres, les «*fourmis blanches*». A la génération suivante cette prospérité s'affirme et devient le berceau de la petite fille du médecin et de son futur amoureux, fils d'une famille paysanne. Tout semble couler de source selon la façon de voir la vie la plus habituelle.

Mais, par malchance, un débordement survient. Sans s'y attendre, l'épouse du second médecin, fils de celui dont on a parlé, se trouve un jour électrisée par un désir physique incompressible, déclenché par et pour son futur beau-fils. Ce désir est réciproque. Sous-jacent, il court dans les pages dès la moitié du livre et nous fait courir dans la lecture jusqu'à la fin. Comment va se résoudre le conflit intérieur de chaque protagoniste ? On ne le saura que dans les

dernières pages. Vient alors la conclusion : à mauvaise conduite, châtement implacable. La morale sera sauve.

Dans le second ouvrage, il est question d'emblée, de Rose Bustamente, jeune fille issue de rien, un peu sauvage et qui vit comme elle peut. «*Avant de devenir la meilleure pêcheuse de poissons volants de ce bout de mer*», (elle) «*avait été la plus jolie pute de Vatatapuna*». Elle est installée depuis toujours dans une cabane sur la plage. Voici que cet abri gêne la vue d'un riche brigand qui construit un palais juste au-dessus. L'affaire tourne au mieux pour lui, au moins mauvais pour elle. Elle sait s'adapter. «*Elle fit ce qu'elle savait faire depuis toujours. Baiser en échange d'un certain confort*».

En fin de compte, elle se retrouve enceinte et met au monde une fille. La suite nous apprend qu'un sort assez semblable attend la nouvelle venue. Arrive bientôt, on ne sait comment la fille de cette fille, Vera Candida. On se demande alors : celle-ci en en réchappera-t-elle ?

On l'a compris, l'histoire est vivement racontée dans un langage souvent cru, loin des conventions, à l'image de la vie des femmes de ce pays perdu. Ici, nulle hypocrisie, la vie nous est montrée telle quelle. Les femmes décrites pourraient être celles des «fourmis blanches» dont on ne nous parle pas dans le premier livre. Trop basse extraction ? Peut-être.

Vera Candida finira par épouser «*quelqu'un de bien*», un homme qui n'abuse pas d'elle et qui la respecte. Monica, fille de Vera et née d'un père inconnu, élevée dans un milieu enfin «normal» c'est-à-dire, au moins protecteur, se comportera avec sa mère comme n'importe laquelle d'entre nous, aujourd'hui : «*Tu es très belle*», lui dit Vera Candida quand elle s'assit. «*Alors Monica lui sourit – ou plutôt c'est la partie droite de son visage qui sourit ; si on avait découpé*

le visage de Monica selon une ligne verticale le séparant idéalement en deux moitiés égales, il y aurait toujours eu une partie de ce visage qui serait restée sérieuse et très faiblement hostile, tandis que l'autre aurait émis quelque chose s'apparentant à de l'ironie, de l'amusement ou un brin d'affection».

Le premier livre, aussi bien écrit que le second, se lit de même, facilement. Il fait penser à une ancienne série télévisée, «Disparue depuis 3 jours», très bien faite, qui s'appuyait sur le fond malsain des désirs refoulés, pour happer l'intérêt du public sans jamais montrer l'horreur (le viol) que suggérait chaque épisode.

Dans le deuxième livre, digne de «Cent ans de solitude» de Gabriel Garcia Marquez, les destins féminins s'enchaînent avec autant de précision crue que d'élégance, avec une exceptionnelle finesse de vue et souvent, beaucoup de drôlerie. Nulle afféterie, pas de larmes, pas de morale, seule la vérité des faits ou plutôt, peut-être, leur vraisemblance.

L'un est conventionnel, l'autre pas. D'où un plus grand plaisir à le savourer.

Raphaëlle PIA

«*CE QUE JE SAIS DE VERA CANDIDA*» a obtenu le Prix Renaudot des Lycéens 2009 et le Prix France Télévisions 2009. Il a aussi reçu le Grand Prix des lectrices Elle 2010 dans la catégorie roman.

«*TROIS SAISONS D'ORAGE*» de CECILE COULON, Ed. Viviane Hamy, 265 pages, 19€

«*CE QUE JE SAIS DE VERA CANDIDA*» de VERONIQUE OVALDE, Ed. J'ai lu, 314 pages, 6,90€